

**RIVAGES/NOIR**

**HYE-YOUNG  
PYUN**

**LE  
JARDIN**





Ogui, paralysé et défiguré après un accident de voiture ayant causé la mort de sa femme, se retrouve enfermé chez lui sous la tutelle d'une belle-mère étrange. Cette dernière, une veuve respectable, le néglige peu à peu, le laissant affronter seul sa rééducation et le deuil de son épouse. Plus étrange encore, elle s'obstine à creuser un immense trou dans le jardin entretenu autrefois par sa fille. Afin, dit-elle, de terminer ce qu'elle avait commencé.

Hye-young Pyun est née en 1972 en Corée. Elle a fait ses débuts littéraires en 2000 en remportant le concours de nouvelles du *Seoul Shinmun*. Son œuvre, caractérisée par une imagination insolente, a été récompensée par les prix littéraires les plus prestigieux en Corée et a été traduite dans de nombreux pays. *Le Jardin* a reçu le prix Shirley Jackson aux États-Unis et figurait parmi les dix meilleurs thrillers de l'été selon le *Time Magazine*.

« Une version coréenne du *Misery* de Stephen King. » *Time Magazine*

« Comme Hitchcock ou Kôbô Abe, Pyun plonge dans les profondeurs troublantes du mal avec le regard le plus méthodique. » Blake Butler



**HYE-YOUNG PYUN**

**LE JARDIN**

Traduit du coréen par Lim Yeong-hee  
avec la collaboration de Lucie Modde

Collection fondée par François Guérif

**RIVAGES/NOIR**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Ouvrage traduit et publié avec le soutien de l'Institut Coréen  
de la Traduction Littéraire (LTI Korea), Séoul.

Titre original : *홀* *The Hole*  
Moonji Publishing Corp, Corée

Couverture : © Création Duy Anh Nhan Duc – photo Enzo Orlando.

© Hye-young Pyun, 2016  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4874-9

# 1

Ogui ouvre lentement les yeux. Tout est blanchâtre autour de lui. Une lumière l'éblouit. Il ferme les yeux et les rouvre. Ça lui coûte un peu. Il est rassuré, il sent qu'il est en vie. Son éblouissement et la difficulté physique qu'il éprouve à remuer les paupières en sont la preuve.

Il regarde le plafond et voit des plaques de plâtre et des tubes fluorescents bien alignés, tous allumés. Il doit s'agir d'un hôpital, c'est le seul endroit qui nécessite autant de lumière.

Il tente péniblement de tourner la tête. Il parvient à imprimer un mouvement à ses pupilles.

– Monsieur.

Il entend une voix. Une voix féminine. Il ne voit pas la femme tout de suite, mais distingue petit à petit sa veste blanche. Ce doit être l'infirmière ; elle avance vers lui. Il sent une odeur pas très agréable, plutôt aigre. Sans doute vient-elle de finir son repas. Quelle heure peut-il être ?

Ogui a envie de dire quelque chose. Inutile de demander où il se trouve, il pense connaître la réponse. Il s'agit d'un hôpital, pas de doute. Puisqu'il a réussi à sentir l'odeur que dégage la femme, c'est qu'il n'est pas à l'agonie.

– Vous êtes réveillé ?

Après avoir examiné son visage de près, l'infirmière appuie sur un bouton fixé sur le mur à côté de la tête du lit.

– Un instant s’il vous plaît, le docteur va bientôt arriver. Vous savez où vous êtes ?

L’infirmière regarde sa montre et note quelque chose dans un dossier.

Ogui ouvre avec peine sa bouche parcheminée. Un souffle s’en échappe mais aucun son n’en sort.

– Vous êtes à l’hôpital. Vous avez dormi pendant longtemps, explique l’infirmière d’une voix forte. Je vais prendre votre tension. Le docteur va venir vous examiner.

L’infirmière fixe un tensiomètre sur le bras gauche d’Ogui. Celui-ci regarde distraitement le membre qu’elle est en train de soulever et l’épaisse bande grise qui l’enserme. Étrange. Il ne ressent aucune pression. Aucune sensation non plus lorsque l’infirmière enlève l’appareil et repose son bras sur le lit.

Après avoir noté ses relevés, elle lui adresse un franc sourire, comme pour lui signifier qu’elle a terminé.

*Et ma femme ?* demande Ogui.

Aucun son ne franchit ses lèvres. Il a l’impression que ses mâchoires et ses cordes vocales ne fonctionnent pas. Gêné, il fait rouler sa langue dans sa bouche et avale prudemment sa salive.

L’infirmière s’en va en annonçant qu’elle va revenir. Ogui essaie d’actionner ses mâchoires. Elles ne lui obéissent pas. En se forçant un peu, il parvient à entrouvrir ses lèvres sèches. Il tente de prononcer le son A. Il entend un bruit vague, celui de l’air qui quitte les tréfonds de ses poumons et s’échappe par sa bouche. C’est tout. Il s’acharne à produire des sons, en vain. Il n’entend rien d’autre que les notes régulières des appareils médicaux branchés à son corps, les conversations de gens parlant à voix basse dans le couloir pour ne pas déranger et les pas feutrés des infirmières allant et venant rapidement, en silence.



Quelques instants plus tard, l'infirmière revient accompagnée d'un médecin. Alors qu'Ogui le voit pour la première fois, l'homme se comporte comme s'il le connaissait très bien. Il ouvre grand les bras et affiche un large sourire.

– Je suis très heureux, Monsieur. Savez-vous depuis combien de temps vous étiez dans le coma ? demande-t-il.

C'est précisément la question qu'Ogui voudrait lui poser. Combien de temps a-t-il mis à revenir à lui ?

– Vous savez où vous êtes ?

Ogui le regarde.

– Vous êtes à l'hôpital. Vous comprenez ?

Ogui échoue à hocher la tête.

– Bon, clignez une fois de l'œil pour oui.

Ogui, obéissant, cligne de l'œil.

– C'est ça, bravo, dit le médecin d'un ton enthousiaste.

Un peu plus et il applaudirait des deux mains.

C'est la première fois qu'Ogui se fait autant complimenter pour un simple clignement d'œil.

*Et ma femme ?* cherche-t-il à nouveau à articuler.

Le médecin lui soulève successivement les deux paupières. Il le palpe ensuite un peu partout. Ogui n'éprouve toujours aucune sensation. L'homme examine tour à tour son patient et les différentes données qu'affichent les appareils fixés à son chevet, les note dans le dossier d'Ogui et souffle à voix basse des consignes à l'infirmière.

– Bravo, cher Monsieur, vous avez accompli un travail extraordinaire. Je vous laisse reprendre des forces, d'accord ? C'est maintenant que commence la vraie bataille, et votre volonté va jouer un rôle déterminant là-dedans. Nous avons davantage besoin de votre volonté que de la médecine. Je peux beaucoup pour vous. Je ferai au mieux. Mais pas autant que vous, Monsieur, vous comprenez ? Le médecin a son rôle à jouer, mais c'est vous qui allez devoir fournir le plus d'efforts. Nous allons commencer par quelques examens,

pour lesquels nous devons vous installer dans une autre chambre. Ça vous va ? Si vous êtes d'accord, clignez une fois de l'œil.

Ogui lui obéit à nouveau.

– Très bien. Parfait. Je repasse tout à l'heure.

Après ces compliments un brin excessifs, le docteur sort avec l'infirmière.

Le médecin lui a parlé d'un travail extraordinaire alors qu'il est juste revenu à lui. Ogui rumine ces mots. Il se demande en quoi son réveil est si extraordinaire que ça. Il pense aux phrases du médecin : « C'est maintenant que commence la vraie bataille, et votre volonté va jouer un rôle déterminant là-dedans. » « Nous avons davantage besoin de votre volonté que de la médecine. » Ce discours lui fait comprendre beaucoup de choses.

L'infirmière finit par revenir. Elle enlève plusieurs câbles tendus entre son corps et des appareils. Elle vérifie que le lit est bien dégagé et commence à le pousser vers le couloir.

Allongé sur le dos, Ogui voit les néons du plafond défiler rapidement dans son champ de vision. Il va sans doute devoir rester cloué à son lit. Dans l'immédiat, et à l'avenir aussi. La phrase « votre volonté va jouer un rôle déterminant » implique sans doute qu'il va avoir du mal à se rétablir s'il n'y met pas du sien. Elle doit aussi vouloir dire que la probabilité de récupérer sans aide extérieure est nulle et qu'il n'a que peu de chances de guérir même avec un traitement à long terme. La réaction du médecin et de l'infirmière laisse à penser qu'il a mis longtemps à se réveiller. Il a dû recevoir de nombreux soins : les câbles fixés sur son corps, l'appareil d'assistance respiratoire, les différentes perfusions, tout cela lui indique qu'il a mené un difficile combat contre la mort.

Le lit arrête son avancée bruyante devant un ascenseur qui doit être réservé aux patients mais que des visiteurs empruntent en même temps que lui. Chaque fois que de

nouvelles personnes montent, l'infirmière pousse un peu plus son lit dans un coin. Les gens jettent des coups d'œil furtifs à Ogui.

C'est seulement alors qu'Ogui se rend compte qu'il est revenu à la réalité, non pas celle de sa chambre d'hôpital trop éclairée où une infirmière prend gentiment soin de lui et où un docteur l'encourage démesurément à chaque fois qu'il cligne des yeux, mais celle du vrai monde, là où les gens se bousculent, parlent haut et fort, attendent en faisant la queue, se jettent des regards à la dérobée, le monde dans lequel il ne pourra vivre qu'en faisant preuve de beaucoup de volonté, comme le lui a dit le docteur.

Ogui n'a pas grand-chose à faire pendant ses examens. Il ne peut pas s'allonger tout seul sur l'appareil d'IRM, ni tendre son bras pour les prises de sang, ni enlever les fils accrochés à lui. Son corps est transféré de son lit à un autre, on lui branche puis on lui enlève des capteurs, tout ça sans qu'il ne sente rien. Il suit parfois les consignes du médecin et cligne de l'œil, mais reste les yeux fermés la plupart du temps. Alors que ses examens sont presque terminés, il finit par s'endormir sans même s'en rendre compte.

Il commence à faire noir autour de lui. Une scène se répète derrière ses paupières : lui et sa femme sont assis dans une voiture qui se fracasse contre un mur aussi épais que haut. Son imagination doit lui jouer des tours car il se voit très distinctement à l'intérieur du véhicule cabossé. Un mal de tête lui vrille le cerveau, comme s'il s'était cogné contre un mur solide ou qu'on lui plantait une arme tranchante dans le crâne.

Malgré ses yeux fermés, il perçoit une lumière blanchâtre ; il se demande s'il arrivera à se rétablir et, si ce n'est pas le cas, comment il fera et s'il aura toujours envie de vivre même dans son état.

Il réfléchit encore aux paroles du médecin. Il est ballotté entre le pessimisme de la phrase « votre volonté va jouer un

rôle déterminant » et l'optimisme de « c'est vous qui allez devoir fournir le plus d'efforts ». Il s'aperçoit qu'il accorde beaucoup d'importance au superlatif « le plus ». Peut-être que s'il se donne suffisamment de mal, il s'en sortira. C'est bien ça ? S'il fournit assez d'efforts, peut-être pourra-t-il actionner ses mâchoires et parler ? Peut-être pourra-t-il se rendre tout seul dans les salles d'examen ? Évidemment, il a une préférence pour la version optimiste. Il a très envie de vivre.

Combien de temps s'est écoulé depuis ses examens ? Des jours ? Des heures ? Il n'a aucune notion du temps. Il se sent comme dans un rêve, mais aveuglé. Une puissante lumière inonde ses pupilles, comme si on lui avait testé la pression oculaire. Lentement, il essaie d'ouvrir les yeux : il aimerait savoir s'il peut encore soulever ses paupières tout seul. Une partie de son cerveau lui obéit toujours, ça le rassure.

Il entend la porte de sa chambre s'ouvrir doucement. Quelqu'un entre sur la pointe des pieds. Ogui l'observe. La personne s'approche, elle porte un vêtement blanchâtre. Ogui continue à la fixer et voit soudain son corps s'étirer vers le haut. Stupéfait, il la voit désormais collée au plafond.

Elle descend alors lentement vers lui ; il ferme les yeux, les ferme très fort, décidé à ne plus jamais les rouvrir. C'est le seul moyen qu'il a de faire face à la peur. Ça ne peut pas être une illusion : il a clairement entendu la porte s'ouvrir. Et puis la personne qui approche son visage du sien a une odeur familière.

L'odeur de sa femme.

## 2

Les femmes ont toujours été à l'origine de tournants importants dans sa vie.

Sa mère, par exemple. Elle est décédée quand il avait neuf ans. Ogui pensait qu'elle était morte de maladie. Elle était souvent alitée et prenait des médicaments à chaque repas.

C'est seulement en écoutant les chuchotements de ses proches, en visite à l'hôpital et attendant dans le couloir, qu'il avait appris la vérité : sa mère avait avalé trop de médicaments, ce qui avait irrémédiablement détérioré ses organes.

Ogui n'avait pu la voir qu'une fois. Était-ce parce que son père ne l'avait pas laissé y aller ou parce que l'hospitalisation de sa mère n'avait pas duré longtemps ? Il ne se souvient pas précisément. Les fils de différents appareils médicaux fixés au mur étaient plantés dans le corps de sa mère. Il s'était étonné de toute l'assistance qu'il fallait pour venir en aide à une vie.

Sa mère avait bougé un doigt pour lui dire de s'approcher. Ogui n'avait pas osé lui prendre la main. Pour qu'elle respire mieux, son larynx était percé d'un trou par lequel un tube passait. C'était la première fois qu'Ogui voyait ça. Il avait dû éclater en sanglots, ou peut-être s'était-il figé, blanc de peur. Un enfant de neuf ans, s'il ne comprend pas le sens exact de l'expression « mettre fin à ses jours », peut le deviner. Dire

que sa mère se trouvait dans un état aussi horrible ! Il avait pitié d'elle mais elle l'effrayait.

La mort de sa mère permit à Ogui de sortir de l'enfance. Son père, un être indifférent et insensible, ne perçut aucun changement chez son fils ou fit semblant de ne rien percevoir. Ogui ne lui demandait jamais rien. Il ne pleurnichait pas même quand un plat ne lui plaisait pas ou quand il fallait trouver un cadeau pour l'anniversaire d'un ami. Au supermarché, il ne trépassait jamais pour avoir tel ou tel objet ; à la maison, il n'insistait pas pour finir ses bandes dessinées ou pour jouer à des jeux vidéo jusqu'à tard dans la nuit. Son père tentait parfois de lui parler mais il rappelait toujours à Ogui la terrible image de sa mère : un larynx percé d'un trou par lequel passait un tube. Ogui ne pouvait donc que se taire.

À l'école, la situation échappa bientôt à son contrôle. La nouvelle du suicide de sa mère se répandit et les enfants le mirent à l'écart. À l'époque, il ne comprenait pas pourquoi la mort de sa mère occasionnait un tel traitement. Avec le temps, il se dit que c'était sans doute la peur qui avait dicté leur conduite aux enfants.

Au début, ses camarades l'évitèrent de façon discrète. Ogui devint taciturne et se tint à l'écart du groupe, ce qui poussa les autres à l'embêter davantage.

Un jour, Ogui se fit tabasser par différents membres d'une bande. Pour se défendre, il mordit violemment l'un d'eux à la jambe. Il perdit une dent dans l'affaire et sa victime un morceau de peau. Ogui s'en fichait, c'était une dent de lait ; l'autre, en revanche, garda sans doute une cicatrice toute sa vie.

Après cet incident, aucun enfant n'osa plus se moquer de lui ou le brimer. Ils se contentaient de chuchoter qu'Ogui avait « perdu la tête », comme sa mère. Ogui le leur prouva en opérant de brusques changements dans son attitude, passant en quelques secondes du plus franc sourire à un regard glacial.

Si c'était sa mère qui l'avait fait sortir de l'enfance, ce fut sa femme qui lui ouvrit les portes du monde des adultes.

Vers la fin de ses études universitaires, Ogui chercha activement un emploi. La crise financière liée à la dette du FMI n'avait pas encore eu lieu et les occasions d'embauche ne manquaient pas. Ogui voulait épouser sa petite amie sans traîner mais elle ne l'entendait pas de cette oreille-là. Elle avait envie de poursuivre ses études et souhaitait qu'Ogui les prolonge aussi. Il l'écouta et s'inscrivit en master, même s'il savait pertinemment qu'il devrait faire des petits boulots pour rembourser son prêt étudiant et subvenir à ses besoins. C'était en définitive un bon prétexte pour retarder les débuts d'une vie professionnelle médiocre. Il jeta toutes ses lettres de candidature sans le moindre regret. Si ses études ne débouchaient sur rien, il pourrait toujours reprendre ses recherches.

Sa femme, elle, voulait devenir journaliste. Elle rêvait de réaliser des interviews avec des personnalités en vue à la manière élégante et originale d'Oriana Fallaci. Elle avait même rangé une photo de la journaliste italienne dans son portefeuille. Le cliché ne représentait pas la jeune femme au beau milieu d'un champ de bataille ou en grande conversation avec Deng Xiaoping ou Kennedy ; elle y figurait assise devant sa machine à écrire, les yeux dans le vague, tirée à quatre épingles dans son tailleur Chanel, un collier de perles autour du cou. La photographie provenait sans doute de magazines comme *Vogue* ou *Elle*. Sur le cliché, elle était simplement jolie. Comment sa petite amie pouvait-elle trouver que l'image renvoyait à un quelconque « esprit journalistique » ? Ogui ne comprenait pas, mais cette photo avait au moins le mérite de montrer clairement ce que la jeune femme voulait devenir.

À l'époque, il trouvait adorable cette vanité puérile. Son amie savait ce qu'elle voulait faire et était persuadée que chacun de ses projets était profondément ancré en elle.

Mais elle ne parvenait jamais à ses fins. Heureusement, ça ne la déprimait pas, elle savait renoncer sans douleur. Elle s'intéressait très rapidement à un autre sujet, pour lequel elle montrait à nouveau un enthousiasme débordant. Chemin faisant, elle semblait apprendre à distinguer entre aspiration et ambition. Elle arrivait à faire la différence entre ce qu'il fallait qu'elle garde et ce qu'elle pouvait abandonner, et était toujours prête à changer d'attitude ou de goût et à refréner ses ardeurs. Elle pouvait paraître capricieuse et dénuée de tout principe, mais pas pour Ogui. Au contraire, il attachait un certain charme à ce trait de caractère.

Ogui avait peur des personnes tenaces qui, à force de se focaliser sur une seule chose, finissaient par réussir, un fait dont elles tiraient une immense fierté. Doués d'une volonté exceptionnelle, ces gens-là se moquaient facilement de ceux qui n'en avaient pas. Ils leur reprochaient leur tendance à toujours s'en remettre à la chance et n'admettaient pas l'existence des séries de coïncidences. Bien trop entêtés, ils croyaient avoir raison en tout ; ils ne se rendaient pas compte que leur orgueil pouvait être perçu comme une forme de violence et donnaient perpétuellement des leçons aux autres ; ils ne cachaient pas leur supériorité et ricanaient des abrutis incapables de l'identifier comme telle ; si, parfois, ils faisaient preuve d'indulgence et de générosité, c'était moins par amour pour l'humanité que par suffisance. Ogui les connaissait bien : son père était comme ça.

Ce dernier, un pur autodidacte, avait travaillé toute sa vie dans un chantier naval. Il se moqua donc de son fils quand ce dernier lui annonça qu'il allait s'inscrire à un master de géographie, sa spécialité en licence. Il lui reprocha son manque d'ambition : l'enseignement n'était pas un métier d'homme. Ogui eut envie de lui rétorquer qu'il se débrouillerait tout seul pour terminer ses études et qu'il n'avait pas besoin de l'aide d'un radin comme lui. Il se retint à